

Je suis le chapeau

Illustrations intérieures : Laurent Pierson
Graphisme & illustration de couverture : Frank Secka

© ROUERQUE 2009, pour la présente édition
Parc Saint-Joseph - BP 3522 1035 - Rodez CEDEX 9
tél. 05 65 77 73 70 - fax 05 65 77 73 71
info@lerouergue.com - www.lerouergue.com

Alex Cousseau

Du même auteur au Rouergue :

Poisson-lune - 2004, roman doAdo.

Des cerises plein les poches - 2004, Zig Zag (ill. Mariona Cabassa).

Tout le monde s'embrasse sauf moi - 2004, Zig Zag (ill. Nathalie Choux).

Le cri du phasme - 2005, roman doAdo.

Ça tourne pas rond - 2005, Zig Zag (ill. Séverin Millet).

Sanguine - 2005, roman doAdo.

Soleil métallique - 2006, roman doAdo.

Déguisés en rien - 2006, Zig Zag (ill. Nathalie Choux).

Prune et Rigoberto - 2007, Zig Zag (ill. Natacha Sicaud).

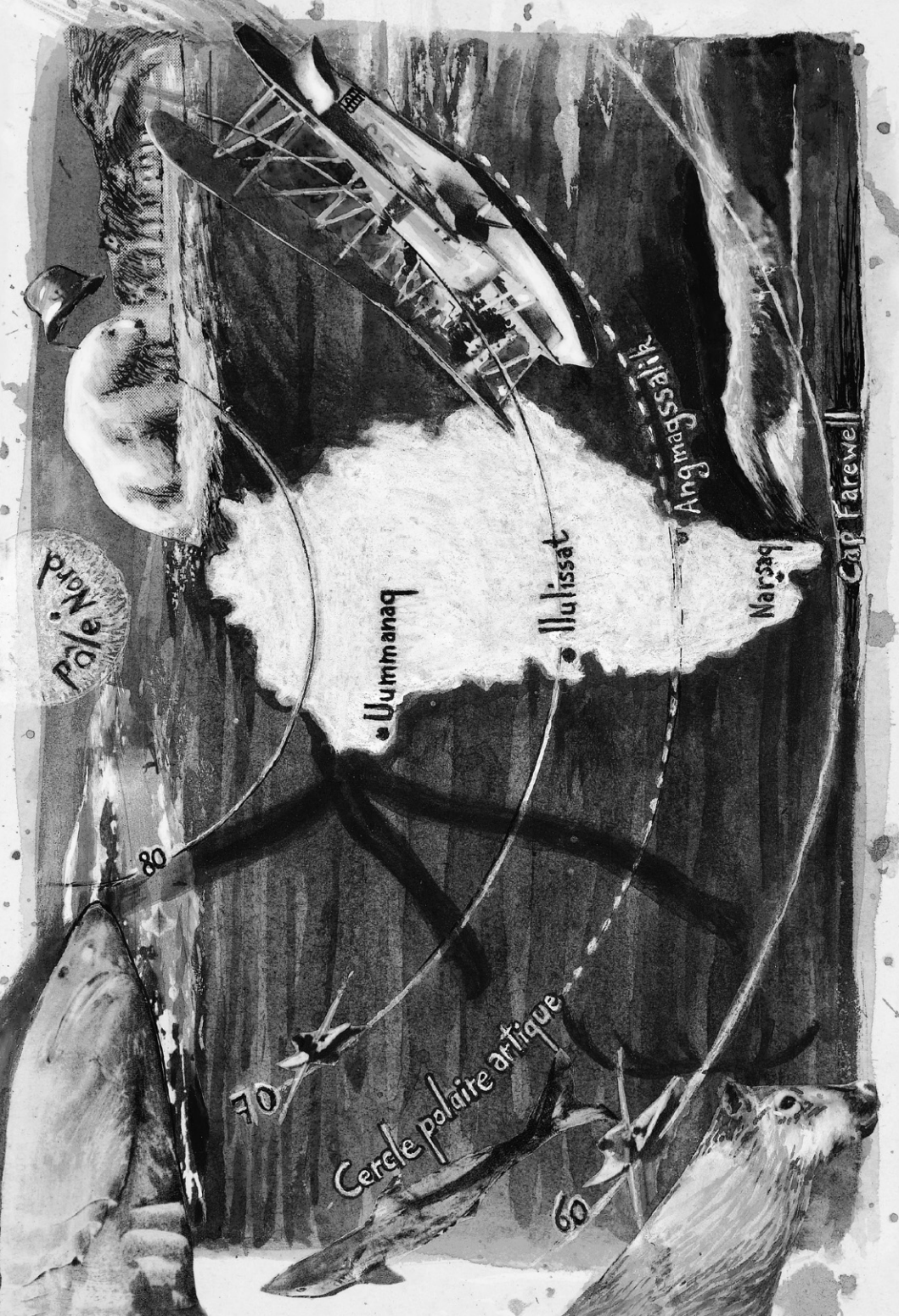
Mon corps est un œil - 2007, roman doAdo.

Les yeux qui chantent - 2007, roman doAdo.

L'ami l'iguane - 2008, Zig Zag (ill. Anne-Lise Boutin).

Je suis le chapeau

doAdo
AU ROUERQUE



PREMIÈRE PARTIE
(GROENLAND)

1

Nous sommes en 1912, sur la côte est du Groenland, à Angmagssalik. L'hiver s'est installé depuis de longues semaines, et dans la chaleur moite d'un iglou de pierres adossé contre une montagne enneigée, un enfant va naître.

À l'écart, une fille de neuf ans attend impatiemment cette naissance. Il s'agit pour elle d'un jour important, celui où elle va devenir l'aînée, celui où elle va découvrir le visage de sa sœur ou de son frère. Elle attend ce jour depuis neuf mois. Ou plutôt, depuis neuf ans. Comme si pour elle il s'agissait d'une seconde chance, comme si la naissance de son frère ou de sa sœur allait coïncider avec sa propre délivrance, sa vraie venue au monde, et qu'à partir de ce jour on allait enfin la considérer.

Cette fille impatiente et discrète s'appelle Aterangui (« Celle qui n'a pas de nom »). Son histoire est enfouie dans la mémoire de tous, recouverte d'un manteau d'oubli que nul printemps n'aide à fondre. Soi-disant que son père ne serait pas biologiquement le sien, qu'un marin écossais engagé sur un navire baleinier de 300 tonnes aurait échangé une quantité non négligeable

de tabac à chiquer contre une nuit avec sa mère. Le lendemain, le baleinier faisait sauter à l'explosif la banquise de la baie de Disko, pour repartir vers des eaux plus chaudes. Et neuf mois plus tard, Aterangui était née. Sa mère et son père d'adoption ont fui du même coup la côte ouest, et ont décidé de venir vivre à l'est, près d'Angmagssalik.

Angmagssalik, où les colons danois ont installé un comptoir commercial et une mission luthérienne d'évangélisation. Angmagssalik, coincée entre un désert de glace, les montagnes et les fjords, sans oublier un ciel de cendre en hiver et de braise au printemps. Angmagssalik, l'endroit rêvé où un enfant va naître. L'endroit rêvé où Aterangui va devenir quelqu'un.

Sauf que ce rêve débute comme un cauchemar. L'accouchement dure plus longtemps que prévu. Beaucoup trop longtemps. La mère est à genoux, elle supplie l'enfant de venir en comprimant son ventre avec une ceinture. Aterangui serre les poings. Elle n'en peut plus d'attendre. Mais au lieu de se laisser couler à l'extérieur, l'enfant relève le menton. Il déchire le ventre de sa mère. Le sang afflue. Beaucoup trop de sang. Quelques heures plus tard, la mère est morte. Et l'enfant est né.

À cette époque, lorsqu'une mère mourait avant les deux ans de l'enfant, et si aucune femme ne se décidait à l'allaiter, on supprimait l'enfant. Le père hésite. Sa sœur, elle-même jeune maman, a les seins gonflés de lait. Mais cette femme n'a aucune envie d'adopter le nouveau-né. Et comme le père tarde à réagir, c'est elle, la tante, qui ramasse une pleine poignée de neige et s'apprête à l'enfourer dans la gorge du nouveau-né pour l'étouffer. Pressentant le danger, ce dernier tourne la tête dans tous les sens. D'une main, la tante l'immobilise et lui ouvre la bouche. De l'autre main, elle approche la neige. Ses doigts tremblent. La grand-mère, qui vient de perdre sa fille, se met à pleurer bruyamment. Les enfants joignent leurs pleurs au chahut, dehors les chiens aboient, le vent gémit, mais à la surprise de tous c'est

la tante qui braille le plus fort. Tous ces hurlements n'en font qu'un seul, glacial, épouvantable, qui résonne gravement entre les parois de l'iglou. Les yeux révoltés, la tante s'écarte brusquement du nouveau-né et recule en maudissant Aterangui, qui lui mord à pleines dents la fesse gauche. Rien à faire, les hommes ont beau s'y prendre à plusieurs, Aterangui ne desserre pas sa mâchoire d'un millimètre. Une minute entière. Jusqu'à ce que la tante s'évanouisse.

Alors le nouveau-né, un garçon, recrache le peu de neige qui lui encombre la bouche, la grand-mère arrête de pleurer, et les autres enfants font silence. Ils le regardent, lui, le nouveau. Tout le monde dévisage cet enfant miraculé, qui vient d'échapper à une mort programmée. Son père le prend maladroitement dans ses bras. Il frissonne en croisant le regard sombre d'Aterangui.

Comme s'il la voyait pour la première fois.

Aterangui. Sa peau grise, ses cheveux charbonneux, ses yeux couleur de cendre. Ses poings menaçants, ses nerfs saillants, ses traits tendus.

La jeune fille retient sa respiration. Elle a du sang plein la bouche. Ses yeux implorant et condamnent : elle vient de perdre sa mère, et en plus on voudrait lui prendre son frère ?

Aterangui rejoint sa grand-mère pour se blottir dans ses bras.

Un instant, le père hésite encore. Mais au lieu d'achever son fils, il l'aide à évacuer de sa bouche les derniers morceaux de neige, l'enroule soigneusement dans une peau de caribou, et ordonne à la tante, à peine remise de son évanouissement, d'allaiter l'enfant en plus du sien.

Aterangui respire.

2

Ainsi, la tante a pour charge de nourrir deux enfants à la fois. D'abord son fils, qui tête goulûment, puis le frère d'Aterangui. Mais seulement parce qu'on lui en a donné l'ordre. Au frère d'Aterangui, elle donne le sein comme on vide sa vessie. Pour la tendresse, c'est Aterangui qui prend le relais, en portant l'enfant partout dans la capuche de son anorak, en le promenant jusqu'aux fjords, en lui faisant goûter la neige et en jouant avec lui parmi les chiens. C'est elle qui lui fait découvrir le printemps, la calotte glaciaire qui déverse d'immenses icebergs dans les fjords alentour, puis l'été, les plages de gravier, la terre grasse sous son manteau blanc, les lichens, les cassiopes à perte de vue, les myrtilles, les orpins roses et les saxifrages. Elle encore qui l'initie au chant du bruant des neiges. C'est elle qui lui apprend à se nourrir de la vie.

Pittattaritseq, le père, tarde à donner un nom au garçon. La coutume veut qu'un nouveau-né reçoive le nom de quelqu'un de mort dans l'année, et hérite de ses qualités. Mais ça, c'était avant le catéchisme, avant que le pasteur n'explique que si on veut renaître

et vivre en bon chrétien, on a intérêt à se débarrasser au plus vite de toutes ses habitudes païennes et des superstitions.

Le père hésite encore. À force d'hésiter, il abandonne, et c'est Aterangui qui se charge de choisir un nom pour son frère. D'un doigt, elle trace ce nom dans la neige : Oukiok (ce qui signifie « hiver »). Elle le grave sur la pierre, elle le dessine sur le front de son frère. OUKIOK.

Car Aterangui est muette. Définitivement muette.

Sauf pendant son sommeil, où de multiples voix s'invitent dans sa bouche pour murmurer des propos souvent incompréhensibles, des lambeaux de paroles mystérieuses aux allures de rêves ou de cauchemars, fascinants et terrifiants à la fois. Les autres disent que ces voix sont celles des esprits qui parlent à travers son corps. Les voix des morts. Ils se méfient d'Aterangui comme d'une sorcière, une sorte d'apprentie chamane encombrante, victime d'hallucinations. Car, si autrefois les chamans exerçaient leur magie et étaient respectés de tous les Inuits de la région, en ce début de siècle le christianisme s'installe dans les esprits, et la majorité obéissante apprend doucement à ignorer toutes les anciennes croyances.

De par sa naissance, son mutisme et ces voix nocturnes indésirables, Aterangui n'est pas seulement celle qui n'a pas de nom, elle est aussi celle qu'on doit ignorer. Même la grand-mère choisit ses moments pour se montrer attentive et affectueuse, et s'arrange toujours pour ne parler à sa petite-fille que seule à seule. Celui ou celle qui communique avec les morts, avec les esprits, avec l'invisible, celui-là ou celle-là devient vite infréquentable, inécoutable, pestiféré. Et si en plus celle-là est muette, alors on lui parle comme à une sourde, en criant ou en faisant de grands gestes. On ne lui parle plus. On ne cherche plus à la comprendre.

On ignore tout autant Oukiok, car il est le frère d'Aterangui, il est vivant contre le cours de la vie, rescapé depuis le premier jour. Pure sorcellerie, affirment certains.